

est toujours en quête de jouissances et de bonheur, l'Eglise en bonne et tendre mère est sans cesse à ces côtés pour lui montrer le ciel et lui désigner les calices qu'il peut approcher de ses lèvres.

Or, parmi les sources du bonheur que l'homme peut découvrir dans le désert de sa vie il n'y en a pas qui soit plus fraîche, plus abondante, plus salutaire dans tous les climats, à tout âge et en tout lieu que celle qui jaillit au foyer domestique. Une seule réflexion le prouve abondamment : tous les êtres, qui composent une famille y sont amenés et choisis par Dieu ; nous nous faisons des amis, mais Dieu seul peut et sait nous donner un père, une mère, des frères et des sœurs, c'est-à-dire des cœurs faits les uns pour les autres et qui s'entre-cherchent naturellement.

On ne songe pas à retoucher les plans de Dieu ; or, la vie de famille est d'institution divine : donc, on n'en peut imaginer de meilleure.

La vie de famille c'est la vie de Dieu ; ça été la vie du Paradis terrestre, la vie des patriarches, la vie de Nazareth, la vie du Cénacle et ça sera la vie de l'éternité.

Voilà pourquoi l'Eglise est si heureuse de saisir cette circonstance pour relever, réhabiliter un culte qui menace de disparaître et qui entraînerait après lui tant d'éléments de bonheur.

Si nous rencontrons aujourd'hui au bord de tous les chemins, au seuil de presque toutes les demeures des cœurs ulcérés et malades, n'est-ce pas parce que le pain substantiel de la vie de famille nous fait défaut, que les jouissances domestiques sont inconnues, trop peu recherchées et que les fêtes publiques et d'apparat ont trop de valeur ?

On dédaigne la table abondante du père de famille, mais hélas ! avant peu, nouvel enfant prodige, il faut bien s'écrier ; *fame pereu*—combien je suis malheureux !

La vie de famille peut paraître monotone, mais quand on l'accepte franchement avec ses mille compensations, ses joies douces, pénitantes, durables et toujours sous notre main, on la préfère de beaucoup à cette vie fiévreuse, turbulente, pleine de déceptions et d'ennuis que nous fait le monde. Disons-le ; si tant d'âmes soupirent encore après celle-ci, sont prêtes à la recevoir en échange de leur vie de famille, c'est uniquement parce qu'ils méconnaissent le trésor inappréciable des petits bonheurs domestiques qui sont assurément les meilleurs et les plus grands que Dieu nous ait préparés.

Je vous en conjure, exaucez une prière que je vous adresse comme prêtre et comme frère canadien :

Enfants, Dieu vous a faits fils de famille, fils du pays, oh ! restez donc au foyer ! ailleurs personne ne vous aimera autant que là.

Jeunes gens, demeurez donc capables et dignes de goûter longtemps les jouissances de la vie de famille. Ah ! quel mauvais augure qu'un jeune homme, une jeune fille qui s'ennuie au milieu des siens !

Parents, oh ! sachez donc rendre le séjour dans la famille non pas supportable, mais gai, mais aimable, mais meilleur que tout autre !

Ordinairement, chaque famille excelle en un point, pratique spécialement une vertu. Or, parmi ses titres à une grande fête la famille Primeau peut mentionner son culte de la vie de famille, les traditions de respect, d'amour et de support, le plaisir qu'elle trouva toujours à se voir, à se réunir, à se récréer en commun.

Membres de cette famille, par là vous avez donné un bon et bel exemple, oh ! soyez les bienvenus et jouissez de vos Noces d'Or.

Ruisseau épars, remontez à votre source ! jeunes essaims, revolez à la ruche-mère ! branches transplantées, greffez-vous encore au tronc ! colonies détachées de la mère-patrie, revenez au pays natal ! enfants, accourez au berceau, que vos parents vous contentent, que l'Eglise vous bénisse, que le jubilé se célèbre ! Etes-vous là, vous qui continuez l'honorable état de votre père, hommes des champs que l'Eglise aimera toujours ?

Etes-vous là, membres des professions libérales, pour attester que les enfants d'une bonne famille sont à leur place dans tous les états de vie ?

Etes-vous là, fille modèle, doyenne des institutrices du Canada, seconde mère de la famille, messagère de la providence, vrai Joseph de vos frères et de vos sœurs.

Etes-vous là, prêtre du Très-Haut, Benjamin de la famille, rêve béni de la vie de vos parents ? Oh ! oui, en retour de leur dévouement nourrissez ces bons vieillards du pain des anges et faites-les vivre longtemps à l'ombre de votre église !

Vous n'êtes point là, sœur Primeau, sœur St. Honoré, membres des belles et saintes familles des mères Youville et Bourgeois ? cependant, vous vivez encore, je vous ai vues à Montréal. Ah ! votre immolation doit être complète : il vous fallait encore offrir un sacrifice sanglant, sur l'autel de vos cœurs de vierges, au jour des Noces d'Or de vos bons vieux parents !

Mère Primeau, ne pleure pas trop haut l'absence de tes filles ; ne les avais-tu pas déjà immolées au bon Dieu ? d'ailleurs, tu le sais bien, aujourd'hui surtout, leurs cœurs sont collés aux vôtres, ils ont communiqué comme vous et pour vous ; un voile d'amour, porté en l'honneur de Dieu, vous dérobe seul à leur vue ; donc pauvre mère, même en ce jour de ton jubilé, laisse tes filles se dévouer à l'instruction des enfants, aux soins des pauvres et des orphelins, le Seigneur a tant béni ta famille à toi !

Oh ! vous êtes ici vous, âmes des sœurs Ste. Martine et Primeau ! tous vos liens sacrés sont rompus et vous êtes sans doute, en compagnie du petit ange Antoine, l'ambassade céleste venant du séjour de la gloire illuminer ce touchant tableau de famille ! nous vous attendions ; nous savions bien que les épouses de Celui qui honora les noces de Cana viendraient à notre fête.

Famille Primeau, il me faut le reconnaître, vous avez préparé une bien belle couronne pour les Noces d'Or de vos vieux parents ? En vérité, pour ma part, je ne m'en tonne point que l'Ange de l'Eglise de Montréal ait daigné vous offrir pour cadeau de fête une bénédiction spéciale.

NOCES D'OR DES EPOUX PRIMEAU—RÉCOMPENSE ACCORDEE A UNE LONGUE ET SAINTE VIE CONJUGALE.

Enfin, avant tout l'Eglise a voulu cette fête pour exprimer la joie et la reconnaissance que lui inspire ce double événement : deux époux restés fidèles et unis durant une période de cinquante ans, des fondateurs de famille qui ont vieilli au milieu de leurs enfants.

L'Eglise pleure toujours la séparation même involontaire des époux qu'Elle a unis ; mais Elle verse des larmes de sang quand cette division s'opère au nom des passions, en vertu de l'abominable loi du divorce. Pour sauvegarder l'indissolubilité du lien conjugal, l'Eglise, aujourd'hui comme autrefois, est encore résolue à tout sacrifier. Formée à l'école du St. Esprit,

comprenant parfaitement la fin et le but du mariage, sachant bien que Dieu n'a décrété l'union des époux éternelle qu'après en avoir pesé d'avance les avantages et les inconvénients, l'Eglise voit ce qu'il faut dire et faire : en conséquence, malgré les dissertations sentimentales, malgré les réclamations puériles ou sérieuses, malgré les théories savantes ou captieuses fondées sur les lois et l'état de la société, en un mot, malgré tous ces volcans d'enfer, de mines plus ou moins alléchantes mais alimentées par les passions qu'Elle a mission de combattre, l'Eglise, soyez-en sûrs, conservera la loi du mariage telle que Dieu l'a faite et voulue.

Au jour du mariage chrétien, Dieu n'entrelace les cœurs qu'avec des liens de fleurs et d'amour et il faut que les époux aient été ou deviennent bien coupables s'ils réussissent à en faire un réseau de chaînes ; mais si la chose a lieu l'Eglise sera inflexible.

Veillez cependant le remarquer, l'entêtement ou la sottise résolution de ne jamais rien céder n'ont aucune part dans cette conduite et il faudrait une forte dose de bonhomie pour le croire et surtout le dire. Le seul but de l'Eglise c'est d'assurer aux époux et aux enfants la plus grande somme de bonheur possible, et n'est-ce pas son droit comme son devoir.

Jugez maintenant si l'Eglise n'a pas adopté le meilleur moyen pour obtenir ce résultat en déclarant que la mort seule pourrait rompre le lien conjugal.

Cette loi oppose assurément une barrière infranchissable aux inconstances du cœur qui se lasse si vite d'aimer une même chose et devient ainsi comme le rempart des mœurs sociales. Scellant pour l'éternité le serment d'amour des fiancés, cette loi ne leur laisse que deux alternatives, être heureux ensemble ou malheureux séparés ; n'est-ce pas leur dire bien énergiquement qu'ils doivent être toujours aimables afin d'être toujours aimés.

Par cette loi l'Eglise a montré une fois de plus qu'Elle a des entrailles de mère ; car c'est l'enfant, la faiblesse que l'homme aimable qui trouve ici une protection que souvent il ne pourrait pas même solliciter. Pour élever un enfant, former un homme, tous l'admettent, il faut le concours intelligent et dévoué du père et de la mère. On reconnaît toujours un caractère qui n'a pas été pétri, façonné par ces deux mains qui ne portent pas l'empreinte de ces deux âmes et il lui manque quelque chose pour être complet.

Au reste, Dieu qui s'y connaît à faire des hommes a jugé qu'il fallait deux ouvriers pour accomplir cette œuvre, et comme l'Eglise veut que ses enfants deviennent des hommes, les manœuvres n'obtiendront de congé que lorsqu'ils auront complété leur travail : c'est dire jamais, car les enfants bénéficient toujours de la vue, des exemples et des conseils de leurs parents. Ayant ces idées présentes à l'esprit, vous comprendrez aisément pourquoi l'Eglise accorde la récompense des noces d'or aux vieux époux qui ont cheminé cinquante ans côte à côte et goûtent une heureuse et honorable vieillesse au milieu des enfants de leur amour : ayant bien vécu ils ont si éloquemment prêché !

O Dieu qui avez donné des Noces d'Or à cette paroisse, à l'avenir exaucez donc toujours les vœux de votre sainte Eglise ! Vous le savez, quand elle bénit les noces de vos enfants, vous lui faites dire ces paroles : époux, puisiez-vous voir tous deux les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! A l'avenir, ô mon Dieu, ne faites donc plus jamais d'orphelins ! Qu'ai-je dit, faudra-t-il qu'il n'y ait plus de Sœurs de charité ! Effaçons-nous ces belles et touchantes paroles gravées au frontispice de nos asiles : mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli ! la source du dévouement est-elle trop abondante ? pourquoi ravir à l'Eglise un des fleurons de sa couronne ? Seigneur, je me suis trompé et j'adore votre sagesse ; vous pouvez faire des orphelins, Vous, parce que vous êtes assez bon et assez puissant pour former des vierges-mères et que les berceaux de vos salles d'asile sont chauds et mollets comme le cœur de nos mères.

Mais vous mon frère, vous ma sœur, si Dieu a béni votre lit nuptial, s'il vous honore assez pour vous confier un enfant, ah ! n'en faites donc pas un orphelin. Sachez-le néanmoins, l'enfant le plus malheureux n'est pas l'orphelin public, mais bien celui qui habite une maison vide d'amour, de paix et de vertu, celui qui a de mauvais parents—un père coupable et scandaleux ou une mère peu chrétienne. Enfants, époux, pères et mères, puisse le souvenir de ces noces d'or vous encourager à être toujours ce que Dieu vous veut.

NOCES D'OR-PRIMEAU ET LE JUBILÉ DES MORTS.

L'ancienne Loi voulant que les festins de la terre fussent comme sanctifiés par l'aumône ordonnait de porter sur le tombeau des morts une portion des mets de fête ; célébrant aujourd'hui une fête patriarcale, observons les rites de ce beau vieux temps. Je veux donc dérober quelques moments à ce jour de réjouissances pour les consacrer au souvenir des absents, aux membres défunts de nos familles, aux pauvres de l'autre monde. Leurs dépouilles reposent si près de nous qu'on doit les inviter à notre banquet eucharistique et, croyez-moi, nos chants leur sembleront plus suaves, réjouiront mieux leurs os lorsque, changeant de note, ils résonneront sur leurs tombeaux.

D'ailleurs, cher vieux couple Primeau, des six familles de Châteauguay qui ont eu le bonheur de voir un de leurs membres consacré ministre de l'Eglise, tu es la seule restée complète dans ses chefs, seule, sur cette terre, tu auras des noces d'or.

Famille Allard, malgré tes mérites et tes sacrifices tu ne goûteras jamais ce bonheur. Bon et pieux Charles Allard, lecteur constant des Annales de la Propagation de la Foi, quelle fête ça serait pour toi et pour nous si tu te retrouvais à pareil jour au milieu de ta nombreuse et brave famille ! A vrai dire pourtant, tu occupes une si grande place aux Noces d'Or Primeau qu'on peut les dire tiennes. Tu sais sans doute que l'Archevêque de St. Boniface est devenu le père de ton fils le Père Allard et de ta fille la Sœur Allard, en ce moment missionnaire à la Rivière-Rouge ; eh bien, croisais-tu que ce prince de l'Eglise eut l'extrême délicatesse de vouloir venir représenter tes enfants aux Noces d'Or de leurs parents ! Oh ! tu peux croire si ta veuve et tes enfants ont pleuré de bonheur. Maintenant, dis donc avec nous : puisque cet Archevêque est si bon, que Dieu le conserve à la terre ! nous ne demandons pas que le Seigneur multiplie sa famille : quand on aime à ce point le prêtre et la religieuse on trouve toujours quelqu'un prêt à partir même pour la Rivière-Rouge.

L'an dernier, m'écrivant de Châteauguay, notre pauvre missionnaire de la Floride me disait : je t'envoie une feuille de trèfle cueilli sur la tombe de ton père ; suivons cet exemple et en ce jour que tous les tombeaux aient des anges gardiens.

Les Noces d'Or des vieux parents n'auront point lieu pour toi, prêtre Laberge, ni pour toi prêtre Bourget ; pour toi non plus chef Alcibiade Laberge, le plus jeune de la tribu sacerdo-

tales de cette paroisse et déjà sous l'ombre d'une croix au nombre des absents. Je ne serai pas plus heureux que vous, mes chers confrères ; mon père mourut sachant que j'étais ecclésiastique mais répétant sans cesse : j'aurais bien désiré avant de mourir voir mon fils en soutane . . .

Plus que cela : cette paroisse a donné aux communautés quarante-trois religieuses choisies parmi les meilleures de ses filles et pas une seule de ces épouses du Seigneur n'a encore vu les Noces d'Or de ses vieux parents. Tu le vois bien, famille Primeau, tu as été privilégiée, alors que la reconnaissance t'associe à notre deuil et aide-nous à célébrer le jubilé des morts.

Chers vieux époux des Noces d'Or, vous ne me direz point que les souvenirs et les images de la mort troublent et assombrissent trop votre fête ou que les idées de noces et de mort ne s'allient point. Avant que ce beau jour ait vu son coucher, vos lèvres, inspirées par le cœur s'agitèrent pour entonner comme Anne la prophète et le vieillard Siméon le chant biblique du départ : *Nunc dimittis*, etc. Au mariage de votre jeunesse, vos rêves de jeune homme et de jeune fille vous représentaient le berceau pour lequel l'Eglise avait prié ; aux Noces d'Or de votre vieillesse la scène est changée, les décors ne sont plus les mêmes et tous deux vous songez au tombeau ; vous restez calmes, gais et heureux. Je vous comprends ; le tombeau pour des vieillards chrétiens c'est un lit de repos—adoptons le mot qu'inspire le mariage—c'est un berceau déposé à l'ombre de l'Eglise, toujours sous l'œil de Dieu, où le corps affaibli, fatigué vient attendre et puiser la vigueur de la résurrection. Vous serez donc heureux de venir avec nous orner le dernier berceau du chrétien afin de le rendre moins solitaire et lui obtenir plus souvent la visite de la prière.

Sur le monument dédié aux familles Primeau et Carron, je regrette de n'avoir point fait graver les noms de toutes les familles de la paroisse qui ont donné des prêtres à l'Eglise et des religieuses à nos couvents.

Un autre nom devrait être incrusté dans ce marbre, celui de feu André Isaac Giroux. Cher maître, je ne croyais pas avoir à te dire adieu sitôt ; tu as été un père pour moi et pour bien d'autres dans cette paroisse comme ailleurs. Tu vivras dans notre cœur ; car ton nom est bien écrit dans notre mémoire. Paix à l'âme de cet homme de bien, à cet apôtre de l'éducation à cet ami dévoué de la jeunesse ! Paix aussi, ô mon Dieu, en souvenir de ces Noces d'Or, à toutes les âmes du purgatoire.

En terminant, je vous adresse l'invitation qu'on lit à la messe des épousailles : *et nunc Domine, fac eos plenius benedicere te*—maintenant, ô mon Dieu, que les bons vieux époux de ces Noces d'Or et tous ceux qui ont pris part à leur fête vous aiment et vous bénissent plus que jamais, jusqu'à ce que vous nous receviez tous au banquet nuptial des vraies Noces d'Or, éternelles dans la Jérusalem céleste.—Ainsi soit-il.

LA DECOUVERTE DU MISSISSIPI ET LE PERE MARQUETTE.

POESIE DE CIRCONSTANCE PAR M. A. B. ROTHIER.

Lue par l'auteur.

I.

Vous souvient-il du temps où la France chrétienne,
En tête des nations, comme une grande reine,
A travers les siècles marchait ?
Les peuples saluaient sa démarche imposante,
Et devant la croix seule, humble et reconnaissante,
Sa noble tête se penchait.

Qu'elle était belle alors ! Dans sa force féconde,
Sa grande intelligence illuminait le monde
Des splendeurs de la vérité !
Son glaive flamboyait comme le soleil même,
Et l'on voyait reluire à son beau diadème
Un rayon d'immortalité.

Les oppresseurs tremblaient à son aspect terrible,
Et tous les opprimés dans son bras invincible
Trouvaient une ferme et prompt secours.
De l'univers chrétien elle séchait les larmes,
Et l'Eglise louait et bénissait ses armes,
Que le succès suivait toujours.

A l'épouse du Christ elle restait unie :
La science et la foi croissaient dans l'harmonie
Comme deux sœurs à ses côtés.
Hâtant vers la grandeur sa marche toujours fière,
Elle traçait au loin un rayon de lumière
Formé de célestes clartés.

Elle civilisait : mais c'était l'Evangile
Qu'elle donnait pour phare à la raison fragile
Des écrivains et des penseurs.
Et jusqu'au bout du monde, à travers les abîmes
Elle envoyait partout ses apôtres sublimes.
Donner au Christ des défenseurs.

Quand des peuples entiers de l'Europe infidèle
A l'Eglise arrachaient sa couronne éternelle
Et cessaient d'être ses enfants,
La France de saint Louis, sa fille plus soumise,
Voulait devenir mère et donner à l'Eglise
D'autres fils plus reconnaissants.

Le front illuminé d'une sainte auréole
Elle semait au loin la divine parole
Au-delà des monts et des mers ;
Elle gardait au cœur la flamme apostolique,
Et pour grandir le champ de la foi catholique
Elle allait découvrir un nouvel univers.

II.

Par delà l'horizon et l'océan immense
Venaient de se lever des mondes inconnus,
Et des hommes atteints de sublime démence
Sur leurs rives sans nom, promenaient leurs pieds nus.
Une croix à la main ils passaient sur la grève,
Traçant dans l'ombre épaisse un rayon lumineux ;
Ils passaient, comme on voit, lorsque la nuit se lève,
Des astres voyageurs dans un ciel nuageux.
Devant eux s'étendaient des solitudes moroses,
Des fleuves déployant leurs sauvages grandeurs,
De grands lacs, mugissant comme des mers sans bornes,